

La souris d'eau



N° 19

Quatrième trimestre 2020

Périodique trimestriel de liaison du Conseil de Quartier
Montsouris-Dareau avec les habitants du quartier.

<http://cdq.montsouris.online.fr>



« L'homme n'est esprit que par la mémoire, humain que par la fidélité.
Garde-toi, homme, d'oublier de te souvenir. » - La fidélité -
Comte-Sponville – Petit traité des grandes vertus.

Edito

Deux sentiments s'affrontent en moi à la fin de chaque année : la fugacité du temps et le temps de la fête. Les deux, en s'épiant, essaient de s'appropriiser, se côtoient et s'accordent enfin lors de la fête de la Saint-Sylvestre.

L'année nouvelle peut pointer son nez et à la première seconde nous lui avons déjà fait la fête.

Que nous réserve cette année 2021 ?

Sa sœur aînée fut très malade et le monde entier était à son chevet. Nous attendons donc, en retenant notre souffle, le diagnostic pour 2021.

Quant à Suzy, notre petite souris d'eau, elle poursuit son chemin. Elle sillonne le XIVème à l'affût de jolies histoires à vous raconter : celle de la peintre Marie-Thérèse Auffray ou celle du fondateur de la revue SIC, Pierre Albert Birot, par exemple, qui vous étonneront.

En poursuivant son chemin, elle a fait une pause place des Droits de l'Enfant sous un arbre, pour se reposer. Cet arbre, très majestueux, nommé l'arbre aux quarante écus, étale ses petites feuilles en forme d'écus, sous la jolie statue de la sculptrice Chana Orloff. Nous vous raconterons son étrange histoire.

Suzy trottera jusqu'à la belle façade bleue de la maison rue des Artistes, une œuvre qui démontre que les habitants du XIVème ont encore cette âme artistique qui nous est si chère. Cette âme, tournée aussi vers les autres et vers cette solidarité innée liée au XIVème exposée par la commission solidarité.

Pour ce numéro qui sonne la fin de l'année 2020 et parce que l'optimisme nous guide, toute l'équipe de « La souris d'eau » vous souhaite de très bonnes fêtes de fin d'année et une année 2021 plus paisible. Rendez-vous avec Suzy très bientôt pour de grandes et dynamiques découvertes dans notre beau quartier. *Mylène Caillette rédactrice en chef*

Sommaire :

Edito : P.1
Rétrospective Chana Orloff.
Hommage à M. Thérèse Auffray : P. 2-4
Pierre Albert Birot : P. 4-5
L'arbre aux quarante écus P.6
Façade maison rue des artistes : P.7-8
La solidarité dans notre quartier P.9-11
La Boîte à archives : P.12

Rétrospective Chana Orloff.

Cette artiste majeure du 20^è siècle est devenue une figure de notre quartier depuis l'implantation, en 2018, sur la place des Droits de l'Enfant, d'une de ses œuvres « Mon fils marin ». Une exposition originale intitulée « Autour de la sculpture de Chana Orloff » a eu lieu du 18 au 20 septembre 2020, dans le cadre des Journées du Patrimoine. Compte tenu des risques sanitaires, des œuvres de l'artiste ont été présentées dans l'impasse Villa Seurat, parallèlement à des visites guidées réduites à l'intérieur de l'atelier qu'elle habita depuis 1926 jusqu'à son décès en 1968. Cette exposition, bien conçue dans le cadre de la Villa Seurat au charme particulier, a permis de donner une impression d'animation des personnages et des animaux que l'artiste a sculptés avec beaucoup de talent.



Par ailleurs, le 18 septembre, la veille des Journées européennes du Patrimoine, en présence de Laurent Roturier, Directeur régional de la Direction des Affaires culturelles de l'Île de France et de Carine Petit, Maire du XIV^{ème}, une plaque « Maisons des illustres » a été apposée sur la maison-atelier de Chana Orloff, située au 7bis de la Villa Seurat. Ce label, décerné par le Ministère de la Culture, est attribué à des lieux dont la vocation est de conserver et de transmettre la mémoire de femmes et d'hommes qui se sont illustrés dans l'histoire politique, sociale ou culturelle de la France.

Ainsi, ce label est une reconnaissance pour l'artiste et sa famille qui a eu la volonté de continuer à valoriser son œuvre par des expositions et des visites guidées organisées dans l'atelier-musée. Il enrichit notre quartier qui fut habité par d'autres artistes illustres comme Braque, Nicolas de Staël, Lurçat, Gromaire.



Hommage à Marie-Thérèse Auffray, peintre de notre quartier.

Cet automne a eu lieu dans notre quartier, du 25 septembre au 25 octobre, une deuxième exposition dans le cadre de l'évènement « Hommage et promenades urbaines ». Il s'agissait de rendre hommage à une femme d'exception, Marie-Thérèse Auffray, qui a vécu au 21 rue Gazan pendant plusieurs années. Cette exposition s'est tenue rue de l'Empereur Valentinien, située derrière les vestiges de l'aqueduc Médicis de l'avenue Reille. Des tableaux de l'artiste étaient accrochés sur les grilles du jardin dit de la ZAC Montsouris, permettant une visite en plein air pendant cette période de Covid.

L'artiste, Marie-Thérèse Auffray, est née en Bretagne, en 1912, à Saint Quay-Portrieux (Côtes d'Armor). Elle quitte la Bretagne pour Paris en 1920, à la suite du décès de son père, mort à la guerre. Elle devient alors Pupille de la Nation. Douée pour les Arts, elle intègre rapidement le milieu artistique parisien du quartier Montparnasse et fréquente les ateliers de la rue d'Alésia (N°11). Arrivant à vivre de sa peinture elle s'installe rue Gazan, en 1942, dans son propre atelier. En 1944, période de guerre, elle quitte Paris et s'installe à Echauffour dans l'Orne, avec son amie Noëlle Guillou mais, jusqu'en 1970, conserve son atelier parisien où elle expose à plusieurs reprises. En Normandie, elle continue de peindre, de sculpter, d'écrire des poèmes et de militer, tout en tenant une auberge.

Dès 1940, elle avait intégré la Résistance, rejoignant les réseaux intérieurs de la Libération. De Normandie, elle approvisionne les Parisiens en produits du terroir.



*Photo de Marie -Thérèse Auffray,
prise rue Gazan.*

Dans son appartement parisien, elle héberge des fugitifs tentant d'échapper à la Gestapo. Elle s'illustre en Normandie dans des actions héroïques en exfiltrant des parachutistes alliés, et sauve, entre autres, l'aviateur américain Arnold Pederson. Le Président Eisenhower lui rendra hommage pour cet exploit.

Une vingtaine de tableaux ont été exposés rue de l'Empereur Valentinien, mais ils ne représentent qu'une petite partie de son œuvre. L'Association MTA a pu répertorier cinq cent vingt-six tableaux dont beaucoup ont été dispersés, après sa mort, lors de ventes aux enchères. Durant son vivant, elle a exposé dans de nombreux Salons, comme celui des « Indépendants » et en 1962 a eu lieu une rétrospective Auffray dans la Galerie du Colisée avec quatre-vingts tableaux. Bien qu'étant reconnue par les critiques, elle ne mettra en vente que très peu de tableaux, par choix, refusant de briser l'intégrité de sa peinture et rejetant l'aspect mercantile de l'Art, destinant ses tableaux aux musées. Notons qu'en 2017, l'Association MTA réussit le coup de maître de réaliser une exposition à l'Orangerie du Sénat à Paris avec quarante-quatre tableaux. En 2018, une cinquantaine de toiles ont pu être découvertes à Alençon lors d'une exposition à l'Hôtel du Département de l'Orne. Sa peinture, de style expressionniste, tend à traduire les émotions plutôt qu'à représenter, comme les impressionnistes, la beauté des personnages ou de la nature.

Elle utilise des formes souvent géométriques et des couleurs contrastées qui peuvent choquer par leur aspect parfois violent. Elle aborde tous les genres, mettant à nu l'hypocrisie de la comédie humaine et sociale, tout en exprimant une certaine humanité.



Dans ce tableau intitulé « *Femme aux bijoux* » (1961), elle rend hommage à la femme.

Amie du peintre Vlaminck qu'elle admire (peintre ayant appartenu aux mouvements fauviste et cubiste) mais dont elle se démarquera peu à peu, elle fréquente les milieux artistiques et intellectuels dont Simone de Beauvoir avec laquelle elle entretient une correspondance. Elle était aussi amie avec Bernard Buffet qui avait été son élève. Grande résistante engagée, elle exprime, dans le tableau ci-dessous, son mépris pour la collaboration.



« *La honte 1942-1944* » (1965)



Par ailleurs, un hommage particulier a été rendu à l'artiste le 11 octobre 2019 par la Mairie du XIVème attribuant le nom de Marie-Thérèse Auffray au jardin de la Zac Montsouris. Dans ce jardin, situé rue de la Sibelle, sont conservés des vestiges de deux aqueducs : l'aqueduc Médicis construit au XVIIème par Marie de Médicis et l'aqueduc Gallo-romain construit au IIème siècle après J.C. Ces aqueducs sont recouverts d'une pelouse qui épouse la forme des aqueducs donnant à ce jardin un aspect original en forme

de vagues. Ce lieu, qui se trouve proche de la rue Gazan et de la rue d'Alésia que Marie-Thérèse Auffray fréquentait, perpétuera la mémoire de cette artiste et militante d'exception.

Tous nos remerciements à l'Association Marie-Thérèse Auffray (MTA).

Joëlle Nafziger membre du CDQ.

Pierre Albert-Birot (1876-1967)

Sculpteur, peintre, poète, fondateur de la revue SIC (Sons, Idées, Couleurs, Formes), Pierre Albert-Birot a vécu pendant 36 ans dans le quartier Montsouris-Dareau : de 1902 à 1913, au 41, boulevard Saint-Jacques (où était son atelier), puis au 37, rue de la Tombe-Issoire de 1913 à 1938.

Né en 1876 à Angoulême, il a une enfance ballottée et désargentée. Il « monte » définitivement à Paris en 1892 et fréquente l'école des Beaux-Arts. Une bourse octroyée par sa ville de naissance lui permet d'installer son atelier dans une cabane du boulevard Saint-Jacques.



Il intègre l'atelier du sculpteur Falguière où il rencontre le peintre Gustave Moreau.

Il sculpte en 1909 les façades « Art Nouveau » du 12, rue Sédillot (dans le quartier du Gros Caillou) et le théâtre des Champs-Élysées.

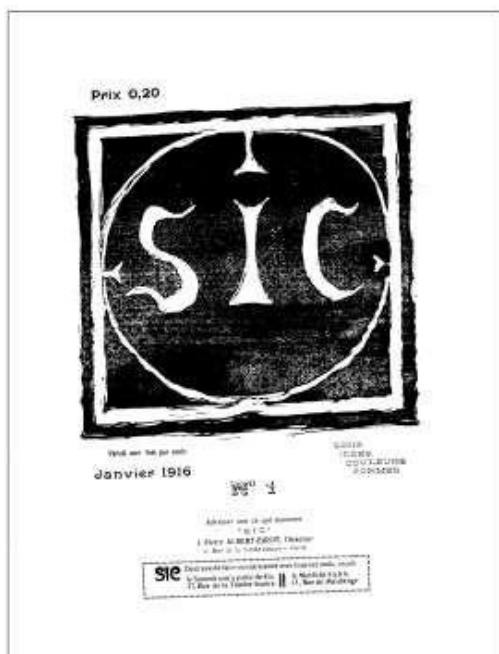
Il peint, travaille le bois et restaure des objets d'art. En 1900, à 24 ans, Pierre expose pour la première fois au salon des artistes français.

Birot dans son atelier en 1902 au 41, bld St Jacques

Réformé pour insuffisance respiratoire, Pierre mène "**l'aventure SIC**" au 37, rue de la Tombe Issoire, pendant la Guerre de 14. Alors que la vie culturelle fonctionne au ralenti, il crée la revue SIC. Il se révélera un meneur d'hommes pour que SIC soit "*le creuset des avant-gardes littéraires et artistiques*". Pierre rédige entièrement le premier numéro en janvier 1916. « *Agir, prendre des initiatives, ne pas attendre qu'elles nous viennent d'Outre-Rhin* », tels sont ses premiers mots ; plus loin, l'originalité est affirmée comme condition de l'Art.

Le deuxième numéro, publié en février 1916, est consacré à la découverte du futurisme. Il fait le compte-rendu de l'exposition du peintre Severini « *Première exposition d'Art plastique de la Guerre et d'autres œuvres antérieures* ». Severini convainc alors Apollinaire de rencontrer Albert-Birot. L'entrevue entre Birot et Apollinaire a lieu en juillet 1916, à l'hôpital italien. Une amitié se noue entre les deux hommes, ce qui permet à Albert-Birot d'être en contact avec ses nombreux amis : André Salmon, Serge Férat, Roch Grey, Max Jacob, Amedeo Modigliani, Blaise Cendrars, Tristan Tzara, Pierre Reverdy. SIC a ses samedis, rue de la Tombe-Issoire, fréquentés par les peintres d'origine russe Chana Orloff, Léopold Survage, Ossip Zadkine, et les très jeunes Louis Aragon, Philippe Soupault, Raymond Radiguet. Tous contribuent à un ou plusieurs des cinquante-quatre numéros de SIC. La présentation et les illustrations sont révolutionnaires. Apollinaire y fera paraître ses Calligrammes. Chana Orloff donne des gravures sur bois, son mari, Ary Justman, des poésies. La revue est disponible dans dix-huit galeries parisiennes et à la librairie Monnier, place de l'Odéon.

Un vent de liberté souffle dans le 14ème.



Albert-Birot réunit tous ses amis le samedi à son domicile de la Tombe-Issoire. Il y organise le 4 mai 1917 une "messe de la modernité" avec poèmes, musique et expositions. Il aidera Apollinaire à monter la pièce de théâtre "Les Mamelles de Tirésias" le 24 juin 1917. Apollinaire meurt le 9 novembre 1918, à l'âge de 38 ans. Pour lui rendre hommage, Pierre lui consacre un triple numéro de SIC comportant des écrits de Roger Allard, Louis Aragon, André Billy, Blaise Cendrars, Jean Cocteau, Paul Dermée, Max Jacob, Pierre Reverdy, Jules Romains, André Salmon, Tristan Tzara. Mais le journal s'essouffle. Le 54^{ème} numéro, publié en décembre 1919, sera le dernier. SIC reste évoqué dans beaucoup de livres consacrés à l'histoire de l'art.

Pendant les années 1920, Pierre se consacre à la poésie et à l'écriture théâtrale. Il invente le « poème pancarte » et le « poème-paysage ». Dès 1922, il imprime ses livres lui-même, dans sa chambre, sans dépasser une seule fois les trois cents exemplaires.

A l'époque, Albert-Birot en agaçait plus d'un, dont Paul Claudel. Il ne fit jamais partie d'aucun mouvement ou école, à l'exception du nunisme (de nun en grec qui signifie maintenant) qu'il avait fondé. Il a affirmé, en 1933, au journal *L'Œil de Paris* qui avait eu l'imprudance de le présenter comme un membre du mouvement surréaliste : « *Je peux conduire, ou marcher côte à côte, marcher derrière, jamais* ».

Il était farouchement indépendant. Les surréalistes ne lui pardonnerent pas la totale liberté qu'il affichait. Les années 1930 sont pour Pierre des années marquées par la solitude. Sa femme Germaine meurt en 1931. Il imprime ses livres, à l'aide de sa machine à levier et les dépose à la Bibliothèque nationale. Il se lie avec le poète Jean Follain, rencontré en 1933, qui l'incite à participer aux dîners dits Grabinoulor, du nom de l'épopée écrite par Birot, qui l'occupera une grande partie de sa vie. La même année, une première version du récit, en deux volumes, est publiée par Robert Denoël. Cette version sera par la suite augmentée de quatre autres livres. Max Jacob disait de Grabinoulor qu'il était « *à la fois gai, vivant, actuel, intelligent, fantaisiste, poétique, réaliste, osé, psychologique, synthétique, typique, truculent, simple, classique, universel, surprenant, bizarre, banal, vécu et même expérimenté, aimable et odieux, pessimiste, optimiste, sérieux, et plus qu'humoristique* ».



La notoriété de Pierre Albert-Birot a eu des hauts et des bas. Le poète et l'éditeur de revues est loué pour être inclassable, tout en le lui reprochant. La proximité du nom d'Apollinaire, dans son parcours, a éclipsé une bonne part de lui-même. Et pourtant Apollinaire le jugeait comme « *un artificier de la création, un homme rare parmi les poètes et les artistes de son époque* ». De plus, son caractère solitaire lui a nui. Pour exemple, il écrit à l'écrivain Édouard Dujardin en 1923 : « *Je vous demande de me chercher le plus possible dans mon œuvre et le moins possible sur moi-même. Je ne suis pas l'homme de la conversation* ».

Il répond aussi par la négative à la publication d'une anthologie de ses poèmes en 1958 et en 1962.

Pierre-Albert-Birot dans sa chambre, rue de la Tombe-Issoire.

Pierre Albert-Birot fut un infatigable expérimentateur. Sculpteur, peintre, éditeur, imprimeur, homme de théâtre, scénariste, **mais avant tout poète**, il fut l'auteur d'une œuvre méconnue à bien des égards. Les étapes d'une notoriété retrouvée se dessinent progressivement. En 1949, la télévision française fait un reportage sur son œuvre les « Mémoires d'Adam ». Gaston Bachelard fait son éloge en 1952. Gallimard publie Grabinoulor en 1964 et certains de ses poèmes en 2004. Pierre meurt le 27 juillet 1967 à Paris. Sur son faire-part de décès figure son vers de la Panthère noire :
« *Ceux qui t'aiment te voient belle verticale toute guerre et feu et couleurs mordre à pleines dents mordre dans le système solaire.* »

Anne-Marie de Vassal, membre du CDQ avec la participation de Pau O'Keeffe.

Vie de quartier

Un arbre de la place des Droits de l'Enfant : Le Ginkgo biloba

D'après la très belle statue de la sculptrice Chana Orloff, sur la place des Droits de l'Enfant, se trouve un arbre remarquable nommé l'arbre aux quarante écus. C'est l'histoire de cet arbre que je vous propose de découvrir ici.

« Quand je suis parmi vous

Arbres de ces grands bois

Dans tout ce qui m'entoure

et me cache à la fois

Dans cette solitude où

je rentre en moi-même

Je sens quelqu'un de

grand qui m'écoute et qui m'aime ! »

Victor Hugo – Aux arbres - Les Contemplations, Nelson, 1856.



Dans notre pays, nous traversons différentes régions dont nous voyons avec admiration et étonnement une variété d'arbres dont nous connaissons à peine, sinon le nom, du moins l'espèce tant leur diversité est grande.

Nous pouvons cependant classer ces arbres en deux grandes catégories : ceux issus de France et ceux venus d'ailleurs.

Les arbres ont fait de tout temps, au même titre que le sel ou la soie par exemple, partie des trophées d'aventuriers ou de scientifiques, botaniques, sillonnant le globe afin de trouver, sur ordre du roi ou de riches négociants, des plants dignes d'admiration. C'est le cas de notre arbre dont le nom scientifique est « le ginkgo biloba ».

Provenant de Chine, il a été introduit en Europe dans la première moitié du XVIII^{ème} siècle.

C'est une espèce très ancienne puisqu'il est apparu sur terre il y a plus de cent-soixante millions d'années. Mais c'est en Chine qu'il a survécu. On le trouve dans des régions reculées de l'est de la Chine où son caractère sacré l'aurait sauvé d'une disparition rapide. La majorité de ces arbres auraient plus de 2000 ans.

En effet les prêtres bouddhistes l'ont planté dans des forêts entourant leur temple.

Il est découvert au Japon en 1690 par le médecin allemand Engelbert Kaempfer

Celui-ci veut donner un nom à cet arbre et il reprend le nom chinois : Gin-Kyo ou abricot d'argent (car à l'automne, le feuillage du ginkgo est couleur or).

Puis le nom devient Ginkgo, peut-être suite à une erreur d'orthographe de Kaempfer lui-même après relecture de ses notes.

Le ginkgo n'arrive en France qu'en 1778, offert par le directeur du jardin botanique de Kew au directeur du jardin botanique de Montpellier Antoine Gouan. Il serait le ginkgo le plus âgé de France et aurait fleuri pour la première fois en avril 1812.

Comment le Ginkgo est-il devenu l'arbre aux quarante écus ?

« En 1780, Monsieur de Pétigny, amateur parisien, achète cinq jeunes plants de Ginkgo à un horticulteur britannique. La transaction se fait, dit-on, au cours d'une soirée bien arrosée. Il paie chaque plant quarante écus d'or. Le lendemain, le vendeur, pris de nostalgie, souhaite racheter ses ginkgos. Pétigny y consent, mais il demande pour un pied le prix des cinq ! La négociation échoue. L'histoire retiendra la somme versée pour l'acquisition d'un pied, d'où le nom « d'arbre aux quarante écus » resté attaché au ginkgo. Un nom qui d'ailleurs convient bien à cet arbre aux feuilles d'or automnales. P.152 - Nos arbres venus d'ailleurs Rustica éditions. 2008

Le ginkgo a des qualités intéressantes notamment sa très grande résistance aux pollutions urbaines et sa résistance aux maladies. Il résiste aussi bien au vent et forme de très beaux alignements urbains. Il aime la chaleur estivale.

Il possède aussi des propriétés médicinales en facilitant la circulation sanguine et, en thérapeutique, en améliorant la mémoire au cours du vieillissement.

Le plus vieux ginkgo d'Europe se trouve à Utrecht où il a été planté en 1730 et atteint aujourd'hui vingt-deux mètres de hauteur.

Le ginkgo reste aujourd'hui un arbre à haute teneur symbolique, notamment comme symbole de longévité. Il est devenu en France au XIX^{ème} siècle, un objet de convoitise et de reconnaissance sociale.

Bibliographie : « Nos arbres venus d'ailleurs » Rustica éditions 2008 - Yves-Marie Allain et Joëlle Hocquard. « Les plus beaux arbres de France » Editions Chêne 2008 - Robert Bourdu

Mylène Caillette

Rue des Artistes, un nom prédestiné



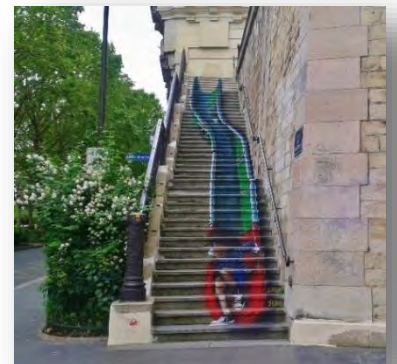
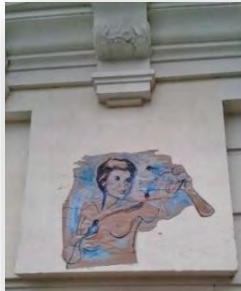
Ouverte en 1853, cette voie a pris son nom la même année car plusieurs jeunes peintres et sculpteurs sont venus s'y installer. A son extrémité nord, avec la maison du n° 6, apparaît sur une photo de Charles Marville prise en 1876 lors du percement de la rue d'Alesia.



Plan extrait de « Cléo de 5 à 7 » 1962

Cette impasse, longue de 170 m, débute 2 bis, rue St Yves et se termine par un escalier qui la relie à l'avenue René Coty au niveau du 13, rue d'Alésia.

C'est probablement cette architecture atypique qui, au fil des ans, a inspiré de nombreux artistes. Des metteurs en scène, comme Agnès Varda avec « Cléo de 5 à 7 », ont souvent aimé tourner dans son escalier et de nos jours elle attire surtout les streets artists qui viennent y exercer leur art.



Dans les années 90 des associations se sont créées pour protéger la rue de projets immobiliers inadaptés et pour laisser à cette rue pavée son aspect convivial de « village » avec ses petites maisons. Lorsqu'il a été question de supprimer les pavés comme dans beaucoup d'autres rues de Paris les riverains se sont mobilisés pour les conserver.

La rue a donc été repavée à l'identique au début des années 2000.



C'est à l'occasion de ravalements que certains propriétaires ont eu l'idée de repeindre leurs maisons avec des couleurs vives. En 2019, les propriétaires du n°6, une des premières maisons de la rue citée précédemment, se sont décidés à franchir le pas en décorant leur maison. Ils ont confié leur projet à un jeune artiste Antoine Bertrand *en lui proposant de travailler sur le thème des feuilles en mouvement, cohérent avec les arbres de l'avenue Coty. Deux projets de couleurs différentes sont proposés à la Ville de Paris .Un, avec un fond ocre pour être en phase avec les maisons voisines, l'autre avec un fond bleu qui se mariait avec la couleur des toitures en zinc. C'est finalement la deuxième alternative qui a été retenue et les photos témoignent de la justesse du choix.

Avant



Après



Malheureusement il reste peu de petites maisons individuelles susceptibles d'être enjolivées dans cette rue. C'est peut-être maintenant le tour des copropriétés de se mobiliser pour trouver des thèmes décoratifs originaux pour personnaliser leurs immeubles afin que la rue des Artistes continue à justifier son nom.

* <http://antoinebertrand.fr/>

* <https://www.facebook.com/antoinebertrandartiste/>

Patrick Fravallo, membre du CDQ.

La solidarité dans notre quartier.

Notre quartier a une vieille tradition de solidarité, avec un contenu qui évolue au cours des siècles. Sous l'ancien régime, c'est d'abord de santé publique que l'on se préoccupe.

L'édit du 15 juin 1647 et les lettres patentes de 1651 lancent la création de l'Hôpital de la Santé, qui devient l'Hôpital Sainte-Anne en l'honneur d'Anne d'Autriche, reine de France qui fait donation de 54.000 francs. L'hôpital devait accueillir les pestiférés qui se soignaient à l'Abbaye du Val de Grâce, où la reine se soignait. Le choix pour l'emplacement tombe sur un terrain de 20 arpents "commode à cet effet situé entre le chemin dit des Prêtres et le chemin bas d'Arcueil, hors la vue du grand chemin d'Orléans, sis au terroir de Saint-Jean de Latran, dit Pique-Oues ou autrement Longue-Avoine". Les épidémies étant rares, il accueille par la suite des "fous sans malice, capables d'être employés aux travaux de la terre", et l'hôpital peut fonctionner en autarcie.

En 1769 paraissait le « TABLEAU DE L'HUMANITÉ ET DE LA BIENFAISANCE ou précis historique des charités qui se font dans Paris Contenant les divers Etablissements en faveur des Pauvres, & de toutes les personnes qui ont besoin de secours ». Parmi les trente-huit établissements qui y étaient recensés et étudiés on retrouve l'hôpital Sainte Anne « dit communément la Santé, près du petit Gentilly ». C'était une dépendance de l'Hôtel Dieu et était destiné pour les pestiférés et placé, pour cette raison « hors la ville ».

(Source gallica.bnf.fr/BNF)

Au dix-neuvième siècle, ce sont encore les hospices (principalement de santé, mais avec des vocations sociales élargies) qui marquent le quartier.

En 1870, sur la carte Hachette on recensait ainsi sept hospices dans le 14^{ème} arrondissement : hospice Cochin - hôpital des vénériens - hospice des enfants trouvés - hospice Marie-Thérèse - hospice de La Rochefoucauld - hospice Sainte-Anne - hospice de l'Accouchement



Mais aussi, depuis 1868, suite à « *l'Appel pour une cuisine coopérative* » adressé par Jules Valrin « *aux ouvriers, aux ouvrières, aux consommateurs* » quatre restaurants coopératifs gérés par les consommateurs sont créés. L'un d'eux distribuait des repas rue du Château pendant le siège de la Commune.

https://www.commune1871.org/images/PhotothequeAmis/jpg/appel_aux_ouvriers_grand.jpg

Au début du 20^{ème} siècle d'autres initiatives privées voient le jour. La Fondation Louise Koppe a marqué le quartier, ainsi que les initiatives de l'abbé Keller, qui ont déjà été relatées dans notre journal « *La Souris d'Eau* » N°17.

Louise Koppe (1846-1900) passe sa vie à aider les défavorisés, et en particulier les enfants. En 1891 elle fonde la Maison Maternelle, maison qui a pour vocation, non de recueillir des orphelins, mais de fournir un asile provisoire à des petits enfants confiés par des mères abandonnées ou dans le besoin.

En 1908 la Fondation Louise Koppe installe une maison maternelle au 41 avenue du Parc-de-Montsouris, actuellement avenue René-Coty, qui donne également sur les rues d'Alésia et du Saint Gothard

Cf : <https://www.lamaisonmaternelle.com/lassociation/la-maison-maternelle/>



En 2020, il existe maintenant un maillage important d'institutions et d'organismes publics, associatifs et privés, qui adressent les différents besoins de solidarité: on y trouve toujours les établissements de santé, les structures sociales et dispensaires dépendant de la Mairie de Paris, mais aussi toutes les infrastructures d'hébergement (CHU, CHRS,...), les antennes des Associations effectuant des actions de solidarité, les établissements religieux et les paroisses etc...

Un guide édité par la Mairie de Paris recense un certain nombre de ces services à l'intention des usagers.

Il est important de noter que de nombreuses initiatives de solidarité dépendent largement de la générosité des parisiens sous deux formes : le financement (les dons privés, les donations, les legs) et l'engagement bénévole.

La Mairie de Paris a d'ailleurs diffusé un large appel au bénévolat :

https://www.paris.fr/pages/s-engager-benevolent-4095/#devenir-benevole-au-centre-d-action-sociale-de-la-ville-de-paris_3.

Mais tous les besoins ne sont pas encore satisfaits.

La Mairie est active dans le domaine de la Solidarité, si l'on en juge par exemple par l'ouverture Boulevard Jourdan depuis juin 2019, de la Maison des réfugiés et du Centre d'hébergement d'urgence gérés par Emmaüs Solidarités ; également l'approbation par le conseil d'arrondissement de la création d'un magasin d'alimentation coopératif- projet de la Coop 14 (collectif d'habitants du 14ème) situé au 80 boulevard Jourdan cf. : *14Infomag* n° 54 Octobre-Novembre 2020.

Les conseils de quartiers sont actifs à leur niveau et dans notre conseil Montsouris-Dareau, une commission solidarité a été créée dès l'origine.cf : *La Souris d'Eau* n°13.

On verra dans un prochain article les actions qu'elle a menées et celles qu'elle accompagne actuellement avec le projet de Bagagerie.

Claire Pauvert et Patrice Ferrault, commission solidarité.



Solution de la boîte à archives du n° 18



Suzy a ouvert sa boîte à archives et retrouvé cette vieille photo.

Reconnaissez-vous et savez-vous situer ce lieu du 14e ? Ecrivez à Suzy pour lui soumettre vos propositions.



Réponse dans notre prochain numéro.

Rédactrice en chef : Mylène Caillette

Mise en page et photos : Patrick Fravallo Dessins : Baptiste Fravallo.

Personnes ayant participé à ce numéro :

Joëlle Nafziger, Anne-Marie de Vassal, Claire Paupert et Patrice Ferrault, Patrick et Baptiste Fravallo.

Retrouvez aussi « *La souris d'eau* » sur le site de la Mairie du 14e : mairie14.paris.fr.

Lien pour consulter les comptes rendus des plénières :

<https://www.mairie14.paris.fr/mes-demarches/vie-quotidienne-et-demarches/test/le-conseil-de-quartier-montsouris-dareau-225#comptes-rendus>

Notre compte Facebook : [cdq.montsourisdareau.1](https://www.facebook.com/cdq.montsourisdareau.1) Twitter : @CQMontsouris